

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

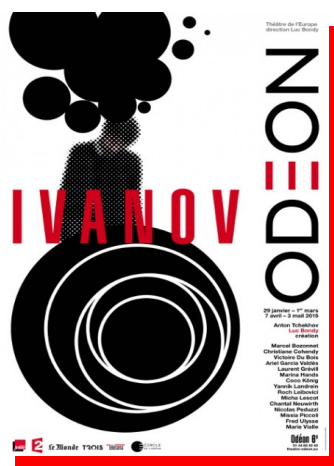
www.lacanquotidien.fr



Richard Peduzzi : Là-bas, c'est dehors

Un entretien avec Valentine Dechambre

Rendez-vous est pris avec Richard Peduzzi, ce 28 janvier, jour de son anniversaire, à deux pas du théâtre de l'Odéon, deux heures avant la première d'*Ivanov* de Tchekhov, mise en scène par Luc Bondy (1), dont il signe le décor.



Là-bas, c'est dehors est le titre de son très bel ouvrage (2), publié chez Actes Sud, dans lequel il nous entraîne au cœur de son œuvre en nous dévoilant quelques secrets de son art. Le récit qui accompagne ses dessins, ses peintures, ses maquettes d'architecture de décor de théâtre et d'opéra, tient plus du conte initiatique que de l'autobiographie. Il revient sur les rencontres qui ont marqué et décidé sa vie artistique.

D'abord, la visite à sa mère en prison, à l'âge de 5 ans, scène inaugurale qu'il lira après coup comme la matrice de son œuvre : « C'est au cœur de cet espace entouré de murs, de grillages et de rideaux que je dois, à chaque fois, comme si c'était la première fois, mais avec toujours plus d'acuité, comprendre, réinventer, trouver un lieu, un nouveau pays, imaginer des échappées ».

Vient ensuite le périple parisien d'un jeune homme en quête de la forme à donner à l'expression de toutes les émotions qui le submergent. Les artistes qu'il rencontre vont guider ses choix et lui permettre de trouver sa propre assise créatrice, son style : Charles Auffret le sculpteur, Bud Powell le pianiste de jazz, ce prestidigitateur de rue, puis, Patrice Chéreau qui deviendra le complice de 40 ans de création artistique. Il converse au quotidien avec auteurs, peintres et musiciens, Faulkner, Carson McCullers, Velasquez, Goya, Alban Berg..., et le Jazz toujours semble avoir imprégné ses mains quand il dessine et compose ses « architectures éphémères ».

Au tout début du livre, il évoque une rencontre étonnante avec une petite fille de six ans, à qui revient aussi le très beau titre du livre : *Là-bas, c'est dehors*. Richard m'avait confié son nom lors de son projet de livre : cette petite fille, c'est Ève Miller – « Elle est l'actrice principale de mon livre », me dit-il.

C'était en 1973. Patrice Chéreau mettait en scène *La Dispute* de Marivaux, dans les décors de Richard Peduzzi. À la fin du spectacle, Richard rejoint des amis dans le public, parmi lesquels Judith et Jacques-Alain Miller, venus avec leurs enfants, Ève et Luc, et François Regnault. Voilà le récit qu'il fait de ce moment :

« Une petite fille est venue vers moi, elle devait avoir sept ans. Elle s'est approchée et m'a interrogé sur le spectacle, les sons, les acteurs, les lumières. Ses questions étaient graves et profondes, le spectacle l'avait visiblement touchée. Elle voulait comprendre quel était cet endroit et, timidement, en me montrant les murs, m'a posé cette question :

— «Ça, c'est une prison ?»

Puis en m'indiquant la forêt du doigt, elle m'a fait le plus beau compliment qu'on ne m'ait jamais fait sur mon travail :

— «Là- bas, c'est dehors ?»

... et ce titre s'est imposé. »

— *Vous dites que c'est là le plus beau compliment jamais fait sur votre travail...*

RP — C'est vrai. C'était tellement ce que je visais, presque même sans le savoir, si bien que quand elle me l'a dit, j'ai compris que c'était à cause de ça que je faisais du théâtre.

Ce souvenir de ma mère que j'évoque dans mon livre, il n'y a pas tellement longtemps que je l'ai dans la tête. [Lorsqu'il va la voir en prison, au moment de la séparation, sa mère lui dit qu'ils se reverront « là-bas », et « Là-bas, c'est dehors ».] J'avais pensé ce titre au premier degré, un peu comme ça, en à plat. Mais après, quand j'ai commencé de comprendre mon travail, pourquoi tous ces liens que je faisais les uns avec les autres, j'ai revu cette scène de prison. J'ai décortiqué ce moment. J'ai dit la vérité mais je l'ai probablement enjolivée parce que les souvenirs déforment. Je me suis retrouvé avec ce souvenir, et après avec Ève, et plus loin avec François Regnault, Bayreuth, tout ce qu'on a fait ensemble...

— *Ce que vous dit la petite Ève, du haut de ses sept ans, a donc eu l'effet pour vous d'une interprétation.*

RP — Peut-être pas une interprétation. Mais elle avait compris quelque chose, et mine de rien elle me l'expliquait. J'ai entendu ces paroles comme des portes qui s'ouvraient. Le souvenir de ma mère en prison, je l'avais bien sûr, mais je le tenais à distance. Parce que je n'aimais pas qu'on me pose des questions à ce propos, j'avais éloigné ce sujet là. Cela m'avait fait suffisamment souffrir quand j'étais enfant, alors, depuis, j'avais toujours composé des parades pour ne pas en parler, pour oublier.

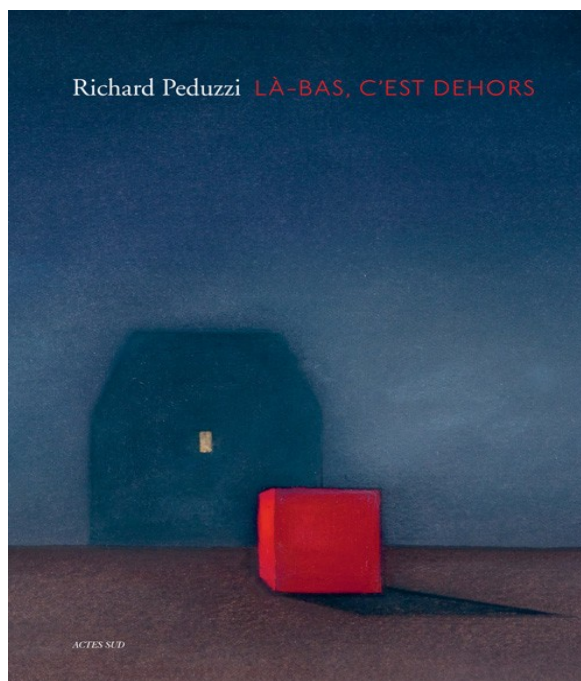
— Cette scène, vous la racontez dans le livre, sans en donner d'explication. Il y a une vibration dans ces trois pages d'une intensité extraordinaire. Ce qui reste de ce moment, il semble que ce soit un tremblement de corps, mélange de larmes et de rires, mais aussi ce fil ténu, entre la prison et l'échappée, sur lequel semble se tenir chacune de vos créations.

RP — C'est ça. Je tenais à faire passer cette scène de façon musicale. Un événement, un périple aussi. Tout le chemin que j'ai fait jusqu'à la prison, je le vois maintenant comme un saut d'obstacles, dont j'ai fait, depuis lors, une arme de bataille et de défense. Je voulais comprendre. Il m'est apparu plus tard que ce qui m'importait à ce moment là, c'était : comment j'aurais pu faire échapper ma mère de là ; la faire sortir de cette cage rouillée ; partir avec elle. En fait, le théâtre m'a donné l'illusion de traverser les murs.

— Vous donnez à cette scène un caractère fulgurant : ça vous tombe dessus.

RP — C'est un choc. Je n'étais pas préparé à ça. On m'avait expliqué que ma mère était en prison... pour des raisons politiques. Moi, j'avais surtout peur de la rencontrer. Et quand je l'ai vue, j'aurais aimé ne plus la quitter. Et quand elle est sortie de prison bien plus tard, elle n'avait de cesse de s'enfuir...

Je revois toujours ce voyage, je refais toujours quelque chose qui lui ressemble. Comment passer les obstacles. Comment avec des murs – toujours avec des murs, encerclé par des murs, par un spectacle, par des spectateurs, par la salle, le plafond, le sol –, comment sortir de cette cage de scène. Comment architecturer ce vide, sans le déranger.



— Ce qui est prodigieux dans votre récit de ce moment, c'est précisément l'architecture que vous lui donnez, celle que l'on retrouve dans la plupart de vos décors de théâtre.

RP — *Massacre à Paris* [de Christopher Marlowe, mis en scène par Patrice Chéreau en 1972], c'était déjà ça : des murs, des usines, de l'eau, une tour antique, il y avait de quoi s'évader... Il y avait tout ce fatras dans ma façon de réfléchir et de dessiner. L'évasion, et en même temps, la prison, la souricière avec des carnages, la torture, le poison...

— Vous soulignez l'importance de la rapidité des changements de décor. Vous situez là votre geste artistique, que vous comparez aux tours de prestidigitation du magicien.

RP — Des portes qui s'ouvrent... C'était une complicité très forte avec Patrice, ses mises en scène, il y a pour moi quelque chose d'impossible à retrouver au théâtre depuis sa disparition... Veiller à ce qu'il y ait tout le temps un espace vide, l'organiser, le rendre vital, trouver une respiration nécessaire. Que les murs ne soient pas des obstacles, qu'on puisse les traverser, qu'ils puissent se transformer tout à coup en horizon.

J'ai toujours eu ce regard là. Je crains l'ennui au théâtre, particulièrement avec les changements de décor trop longs, où l'esprit fout le camp, on a envie de s'enfuir.

Dans *Ivanov*, vous verrez, on sent le vide, tout le temps. Il s'agit d'une société en train d'échouer, qui va se transformer probablement en une autre société : tout se transforme. Pour cette pièce, mon idée est venue d'une phrase de Tchekhov dans une conversation qu'il a avec des amis – je la cite de mémoire, tout en me demandant si je ne l'ai pas rêvée parce que je ne l'ai pas retrouvée : *Au fond, tout mon théâtre pourrait tenir dans une seule maison, suspendue par quatre fils, prêts à se rompre.*

— Vous semblez créer au bord d'un gouffre.

RP — Oui. Tout est au bord, toujours. Au bord d'un gouffre, en train de basculer. Il y a toujours un risque énorme. Créer peut parfois frôler un goût bizarre. J'aime bien faire des mélanges de styles, qui peuvent sembler douteux, mais quand ça marche, ça donne force et poésie.

Je dessine, je réfléchis à partir de choses qui m'ont ému. Dans *Ivanov*, il y a une maison à l'avant-scène : pour cette forme de toiture, j'ai pensé à des carcasses de bateaux que j'ai vues au Havre. Avec des numéros inscrits sur des containers, sans aucune autre signification que ce que j'ai vu. La rouille se transforme en or.

Ce soir je suis un peu agité, c'est la première d'*Ivanov*. Je suis intrigué de voir la réaction des gens et l'émotion qui va passer ou pas dans la mise en scène de Luc. Et il y a la tristesse que tout s'arrête, d'être dépossédé d'un truc qui va passer de l'autre côté. La fin d'une répétition, le début d'un spectacle, c'est comme si quelque chose mourait. Et puis ça « redevient », plus tard.

Dans mon livre, je ne voulais pas expliquer. J'essayais de donner des émotions, de troubler des regards, de les rendre curieux. Par exemple, cette photo magnifique de Bud Powell au piano, on se demande ce qu'elle vient faire là. Je l'ai mise comme une invitation à lire, à tenter de saisir ce que je n'explique pas. Selon moi, ça permettait de comprendre l'esprit dans lequel j'aime travailler.

— Bud Powell est présent à chaque page, sa musique court, entre les lignes...

RP — Il s'agit de faire swinguer les mots, comme mes dessins et, d'ailleurs, mes décors.

— Il semble que la psychanalyse vous ait toujours accompagné, dans votre vie, dans votre création, d'une façon indirecte. Vous avez rencontré Jacques Lacan, Jacques-Alain Miller, François Regnault...

RP — Cela a d'abord été un hasard. Ensuite la psychanalyse a en effet toujours été présente dans ma vie, sous la forme de sentiments partagés. Des choses qu'on comprenait de la même façon. Une sensibilité de pensée. Une approche, une certaine vision du monde qui nous était commune. Avec Judith, Jacques-Alain et François, nous étions un peu de la même famille. Plus j'avancais dans mon travail, plus il me semblait que je trouvais de réponses aux questions qu'ils se posaient.

— *Vous rejoignez là ce que disait Jacques Lacan – il l'a dit pour Joyce, pour Duras : l'artiste toujours précède le psychanalyste.*

RP — Mais oui, la création est une réponse, et après, vous dites aux psychanalystes : « maintenant à vous de jouer » avec ce vide, cet espace, cette architecture...

— *Est-ce que l'artiste a besoin de savoir ce qu'il fait ?*

RP — Pas toujours. On me demande parfois des explications sur mes décors, sur tel mur rouillé, mais pour moi c'est évident, ça ne peut pas être autre chose. Pour cette pièce de Tchekhov, pas autre chose que cette maison qui se multiplie avec ses toits pointus dans ce qui est, en même temps, une absence de maison, ce bateau rouillé là en train d'échouer, ce monde qui fout le camp ; Ivanov a compris cela bien avant les autres, ça ne pouvait pas se passer autrement que dans cette maison avec ces murs prêts à sombrer...

[À ce moment de l'entretien, Richard Peduzzi est appelé à rejoindre l'équipe sur la scène]

Ivanov nous attend, assis sur une chaise, tourné vers l'immense rideau de fer qui ferme la scène, le corps noué, recroquevillé sur lui-même, empêché de tout élan vers la vie, de tout désir. Il est à bout de course, comme ce monde dans lequel il est né. À gauche, sur le mur de l'avant scène, une inscription, en rouge un peu délavé : R412. Le numéro d'un container échoué, souvent là dans les décors de Richard Peduzzi, né dans les ruines de l'après-guerre au Havre. Mais là, c'est le drame tout entier qu'il semble avoir logé dans ce container à la dérive.

Qu'importe le drame, au fond, pourvu que des artistes alchimistes continuent, à la façon de Tchekhov, de Bondy, de Peduzzi, à faire swinguer la langue et la vision, par quoi la douleur de l'existence peut s'ouvrir à quelques instants de grâce et même de rire. Les accents de bouffonnerie ne manquent d'ailleurs pas dans la mise en scène de Luc Bondy, rejoignant là ce que disait Lacan : « La vie n'est pas tragique. Elle est comique » (3).

Quant à Richard Peduzzi, il est déjà parti « là-bas », au travail d'un nouveau décor, un opéra de Xavier Dayer, d'après *Les contes de la lune vague après la pluie* de Mizoguchi, dans une mise en scène de Vincent Huguet.

À très vite, cher Richard !

1 : *Ivanov* de Tchekhov, mise en scène : Luc Bondy, décor : Richard Peduzzi
Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, Paris 6^e – 01 44 85 40 40
29 janvier-1er mars, puis, 7 avril-3 mai 2015

2 : Peduzzi R., *Là-bas, c'est dehors*, Paris, Actes Sud Beaux Arts, 2014.

3 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 15 novembre 1977, inédit.

Idée sur l'Histoire de France

par Jacques-Alain Miller



Napoléon III



Le chancelier Bismarck



Richard Wagner

Mercredi 11 février

La loi Gouvion-Saint-Cyr du 10 mars 1818 fixa la doctrine française de la conscription pour un demi-siècle.

Elle conserva le tirage au sort des conscrits, institué par l'Empereur, et systématisa la pratique du remplacement. Lorsque vous aviez tiré un « mauvais numéro » qui vous envoyait dans l'armée d'active, vous pouviez présenter quelqu'un qui voulait bien, contre rétribution, effectuer le service à votre place.

Je suis ici les indications de M. Francis Choisel dans son article de la *Revue historique des armées*, n°2, 1981, « Du tirage au sort au service universel ».

Il fallut rien de moins que la défaite de 1870 pour que la France se rallie au service militaire personnel, universel et obligatoire, pratiqué en Prusse. Il fallut également « le choc de la défaite pour que le pays réalise la nécessité de l'effort qu'il avait refusé jusque là, et l'action d'éducation patriotique de la Troisième République à travers l'école primaire et la littérature en particulier – pour opérer un retournement des mentalités et des comportements ».

L'immobilisme passionné, à la fois têtue, ronchon et myope, des « honnêtes gens » depuis la Révolution fait qu'en France, la roue de l'histoire politique n'avance qu'à coups de catastrophes. Sinon, impossible de bouger les Français.

Waterloo débouche sur la Restauration. C'est la suppression autoritaire de la liberté de la presse qui est cause immédiate des Trois Glorieuses, suivies de l'instauration de la Monarchie de Juillet. C'est l'interdiction préfectorale d'un « banquet » qui suscite l'insurrection parisienne de février 1848 ; d'où la fusillade du boulevard des Capucines ; d'où le départ en exil du monarque opposé à la solution de force ; d'où le passage à la

Seconde République. Ce régime bref mais intense, peint dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, porte à sa tête un Bonaparte, lequel, conformément à la tradition familiale, fait son *autogolpe* (en anglais, *self-coup*). Il faut le désastre de Sedan pour que la France accouche de la III^e République ; l'effondrement et l'exode de 1940 pour que celle-ci cède la place au régime de Vichy, puis à la IV^e République ; l'insurrection de l'armée d'Algérie pour que la Ve République voie le jour.

CQFD.

À titre de comparaison, songez à l'insipide succession quadriennale des présidents américains, tout juste égayée de temps en temps par quelque assassinat. Jusqu'ici, 9% des présidents furent tués en cours de mandat. Georges Washington accéda à la présidence en 1789. Le second mandat de Barack Obama doit courir, sauf assassinat, jusqu'en 2017. Entre ces deux dates, aucune solution de continuité, le même « *automaton* » constitutionnel, le même algorithme politique. Du côté français, dans le même temps, c'est la fête à la grenouille et le règne de la « *tuchè* ». Être Français, c'est beaucoup plus amusant. Être Américain, c'est beaucoup plus sérieux.

Entre 1789 et aujourd'hui, je ne vois en France que Charles de Gaulle qui ait médité le problème constitutionnel français et qui, une fois porté au pouvoir, ait pu remédier à la plupart de nos vices. Son cadavre était encore chaud que sa Constitution était livrée au bistouri des plasticiens politiques. Les *liftings* et exactions que la pauvre a subis depuis lors l'ont si bien défigurée qu'il ne sera même pas nécessaire de l'achever pour en revenir aux délices du régime d'assemblée.

Il y a là comme une fatalité française. Cependant, rien ne nous empêche de « penser positif », et d'en faire une loi. J'aimerais l'appeler la « Loi de dormition ». Elle énoncerait des Français que : « En règle générale, ils sont en état de dormition politique, sauf disruption catastrophique. »

Deux scolies

J'esquisse un premier scolie.

Dans le champ politique français, la permanente agitation de surface occulte la passion unanime pour le sur-place. Corrélativement, il y a hantise de la catastrophe, mais aussi fascination pour. Déjà, « ce sont presque exclusivement des catastrophes que Nostradamus prédit » (B. Petey-Girard), et l'on sait le goût de Ronsard, du roi Henri II, de toute la cour de France, et aussi du public, pour les *Almanachs* et/ou les *Prophéties* du maître de Salon-de-Provence. M. Zemmour, notre croque-mort national, est de cette lignée, et le succès exceptionnel de son dernier ouvrage s'explique sur la longue durée par la sensibilité cataclysmale des Français. Etc., etc.

Autre scolie.

Reprendre Choisel. Sadowa, le triomphe de la Prusse sur l'Autriche, ouvrit les yeux de quelques-uns en France sur l'efficacité du « système militaire prussien », l'obsolescence de la conscription à la française, et l'urgence de s'aligner sur la conscription à la prussienne, vu l'inévitable confrontation militaire à venir avec le projet bismarckien. Les deux nations « sont deux trains lancés l'un contre l'autre sur la même voie » (Prévost-Paradol, cher à M. Zemmour)

Lucide, Napoléon III cherche à faire adopter une réforme qui limiterait le nombre des remplacés et exemptés, et les ferait servir eux aussi à la défense nationale. Tollé général. « En fait, les opposants, c'était le pays tout entier. (...) Tout le pays était confiant dans la supériorité de nos armes. » Arrive la Guerre de 1870 : « En un mois, l'armée impériale avait cessé d'exister. »

Une réforme de la conscription fut votée, mais un peu tard, en juin 1872. « Il avait donc fallu une défaite complète pour faire prendre conscience aux chefs militaires et aux hommes politiques des carences du système de recrutement établi en 1818, et pour que les partisans du service militaire personnel, universel et obligatoire (...) triomphent de l'inertie des structures et du conservatisme des hiérarchies. »

Un seul point de désaccord ici avec M. Choisel. « L'inertie des structures » a bon dos. Les « hiérarchies » ne furent pas les seules à prôner le statu quo. Votre texte démontre au contraire qu'il y eut coalition générale des intérêts pour que rien ne bouge, et que cette coalition eut raison de la raison. C'est le paradoxe français : une lutte de classes plus vive que partout ailleurs dans les démocraties développées, débouchant invariablement sur l'entente, explicite ou implicite, de ces mêmes classes pour ruiner les intérêts les plus évidents du pays.

L'avenir du djihad

La Loi de dormition vaut pour le passé. Permet-elle d'anticiper l'avenir ? « Savoir pour prévoir », dit Auguste Comte. Le massacre parisien de janvier dernier a électrisé, il a fait frissonner, mais a-t-il démontré une force disruptive assez puissante pour réveiller durablement les Français ?

Ce n'est pas un mince mérite des trois djihadistes français, MM. Coulibaly, Kouachi le cadet, et Kouachi l'aîné, que d'avoir secoué la France et suscité une commotion nationale, suivie de « la plus grande manifestation jamais recensée en France » (*Le Monde dixit*) – honorée de la présence effective des dirigeants d'une soixantaine de pays (M. Obama, des États-Unis d'Amérique, absent excusé, soignait sa flemme à Washington, capitale du monde libre) et mobilisant l'attention de la planète un long dimanche après-midi – avec un massacre de dix-sept de nos compatriotes, sans compter leur propre liquidation par l'élite de la police et de la gendarmerie, pour un compte rond de vingt (20) morts.

Au regard des pertes humaines enregistrées à Waterloo ou à Sedan par exemple, mais aussi durant les Trois Glorieuses (200 morts chez les soldats, près de 800 chez les insurgés, selon Wikipédia), le *cost / benefit ratio* pour le djihad est *mindboggling*.

Cependant, après une distribution massive en toute hâte de cataplasmes sur jambe de bois dans les jours qui suivirent le massacre, sous la forme de mesures d'urgence censées brider l'islamisme galopant en déversant sur sa route des tombereaux de bonnes paroles vantant les valeurs de la République, les autorités donnèrent le signal du « *business as usual* » à la française en recourant à la célèbre berceuse nationale, « La vie continue ».

Entendez : « Do do, l'enfant do, l'enfant dormira bien vite. » La poule blanche, maquée avec le coq gaulois, ne tardera pas à faire, comme dit la chanson, son petit coco. « *Cot cot cot codette ! — Cocorico !* » Nous voilà rassurés, notre pastorale de basse-cour reprend sans manquer à la cadence. Bref, retour fissa à l'état de dormition, et à la jouissance des merveilles de toutes sortes que prodigue la *doulce* France aux tranches supérieures de l'impôt sur le revenu, celles du moins qui ne se sont pas encore expatriées avec leur magot. Comptez sur les tranches inférieures pour défendre bec et ongles, sous le nom de droits acquis, le biais national de statu quo.

Autrement dit, l'État islamique et/ou al-Qaïda ne sauraient se reposer sur leurs lauriers. De leur côté, rien de fait. Ils ont seulement enregistré un succès sensationnel, unique, dû à un « mini-massacre » à effet surmultiplié. Les attentats de Madrid du 11 mars 2004 à la gare ferroviaire de la Puerta de Atocha firent près de 200 morts et 1 400 blessés, sans susciter un élan de solidarité internationale comparable à Charlie, ni une manifestation populaire comparable à celle du 11 janvier.

Tout finit par des chansons

En Espagne, l'effet politique le plus tangible du 11-M fut d'inverser le résultat escompté des élections législatives qui eurent lieu trois jours plus tard. Avant les attentats, le Partido popular au pouvoir était donné vainqueur. Ce fut le PSOE qui l'emporta, et Aznar dut céder la présidence du gouvernement à Zapatero.

Il est très remarquable que l'effet politique du massacre à Paris ait été inverse. Loin d'être sanctionnés par l'opinion pour l'impuissance de leurs services à prévenir les tueries successives de Charlie et de l'Hyper Cacher alors que les signaux d'alerte ne manquaient pas, Hollande et Valls furent portés aux nues pour l'excellence de leurs prestations d'après-massacre. Leurs homélies, sermons, appels à l'unité nationale, propos émoullients aux Juifs et aux musulmans, discours musclés, toute la gamme, toute la gomme, furent tenus par la majorité comme par l'opposition pour opportuns, pertinents, dignes d'hommes d'Etat et, en somme, parfaitement admirables.

Ce moment d'*Embrassons-nous Folleville !* nous donne sur l'âme de la France éternelle une vue de traverse. Je la détaillerai sans doute dans une prochaine chronique.

Pour en revenir à nos djihadistes qui, à l'heure où nous écrivons, se forment en Syrie à l'art et la manière de nous tuer avec le maximum d'éclat et de retentissement, je dis qu'ils vont devoir en mettre un sacré coup s'ils veulent laisser une trace un peu durable dans l'esprit d'une nation que les Allemands, par exemple, ont toujours considérée comme aussi versatile que vaniteuse, aussi frivole que mégalomane, et dont Richard Wagner moquait l'acharnement à se divertir en toutes circonstances.

Dans sa pièce burlesque, par ailleurs exécration, *Une Capitulation: comédie à la manière antique*, le maître de Bayreuth faisait chanter au chœur, dans le Paris de 1870 assiégé par les troupes de Bismarck qui mangeait les animaux du Jardin des Plantes, le couplet suivant, en français dans le texte. Il est d'un mauvais goût certain.

*Dansons! Chantons !
Mirliton! ton ! ton !
C'est le génie de la France.
Qui veut qu'on chante et qu'on danse !*

Sloterdijk et Rosanvallon

Le trash, et la classe ouvrière anglaise - Orwell et Sonia

Mitterrand, De Gaulle

Les hebdomadaires du jour : Le Point, L'Obs, L'Express



Peter Sloterdijk



Pierre Rosanvallon

Judi 12 février, 6 h

J'ai achevé hier à midi ma tirade en citant un Allemand francophobe, c'est un Allemand francophile que m'a apporté le soir même la lecture du *Monde*. Peter Sloterdijk ne nous est pas indifférent depuis la parution, jadis, chez Christian Bourgois, de sa *Critique de la raison cynique*. Ample bibliographie en français. Quelque chose – mais quoi ? – fait que ça n'a pas accroché chez nous comme c'eût été possible.

Le massacre à Paris a eu le bon effet, selon lui, de « réveiller une nation dépressive et repliée sur elle-même ». Qu'est-ce qui déprime la France ? « Sa grandeur perdue. »

Ce diagnostic vient de loin. Par dérision, les Allemands désignent en effet par l'expression, en français dans le texte, de « Grande Nation », qui eut cours sous Napoléon, la France qui se croit, qui se pousse du col, la France toujours arrogante alors qu'elle est aujourd'hui une grande puissance déchu, réduite à mendier les faveurs de l'Allemagne. Il m'arrive de penser que nos frères d'outre-Rhin nourrissent comme un inextinguible ressentiment postcolonial à notre endroit. Sloterdijk, bien entendu, est à cent coudées au-dessus de ça, il est seulement persuadé que la France souffre d'une dépression réactionnelle à l'effondrement de son image de soi. Du point de vue dit « psychopolitique » qui est le sien, tout tient au narcissisme.

Cette lecture se confirme de la suite de l'entretien. Il ne prononce pas les mots « islam », « islamisme », « djihad ». « Mais pourtant, les assassins eux-mêmes se réclament de... », direz-vous. La réponse tombe : « Il s'agissait de simples criminels à la recherche de la gloire. » Le narcissisme, vous dis-je ! C'est un peu court, jeune homme (il est mon cadet de trois ans).

En Une, *Le Monde* couple Sloterdijk avec Pierre Rosanvallon, passé de la CFDT au Collège de France. Lui non plus ne prononce pas les mots « islam, islamisme, djihad ». Mais oui ! Où serait l'intérêt de se rendre auprès des oracles intellectuels de notre temps s'ils parlaient comme vous et moi ? [Moquerie d'inspiration populiste, je le crains, qu'on n'attendrait pas d'un sectateur de Lacan.]

À la différence du philosophe allemand, l'historien français n'est pas transporté d'admiration par le 11 janvier, où il voit surtout, comme moi-même d'ailleurs, le rassemblement des peurs. Il a, comme souvent, une très jolie expression pour le dire : « une communauté d'effroi ».

Pour le reste, l'analyse de Rosanvallon s'appuie sur l'opposition classique des deux France, la France mondialisée et la France des terroirs et quartiers, l'une ouverte, branchée, connectée, la seconde fermée, enclavée, déconnectée. Bobos versus beaufs-et-beurs. Le monde des Charlie et le monde des non-Charlie.

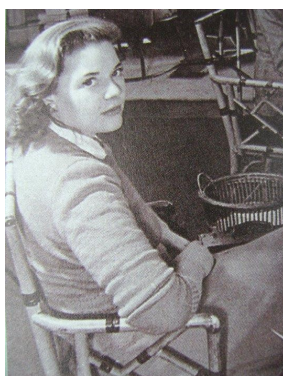
Ce n'est pas faux, ce n'est pas neuf, et quand pointe le dada de l'auteur, qui serait, si je puis dire, de reconstituer en plein XXI^e siècle la « *common decency* » du village d'Astérix, on baille.

La « *common decency* » (CD), parlons-en. Quelqu'un (M. Steve Granville) m'a interrogé là-dessus sur le fil de mon blog chez Mediapart, et je viens de lui répondre à l'emporte-pièce. Je vais réécrire et développer ça ici.

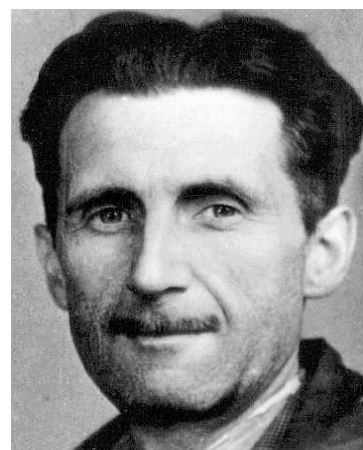
La CD est le comble de l'Anglitude. Ni les Irlandais, ni les Écossais, ni non plus les Gallois : ne sont « *decent.* » La « *decency* » dépend étroitement, à mes yeux, du dit d'Edward Coke, qui fait de tout Anglais un Seigneur dans sa maison : « *the house of an Englishman is to him as his castle* ». La CD est une vision idéalisée du village de la campagne anglaise, du « monde que nous avons perdu » (Peter Laslett, 1965). Je crois plus vraie, et moins soporifique, la version grinçante et hallucinée de Chaminadour par Jouhandeau. Mais il suffit de suivre la Miss Marple d'Agatha Christie trotinant dans St Mary Mead pour découvrir ce qui se cache sous les jupes de la décence.



Rupert Murdoch



Sonia Orwell



Georges Orwell

Il s'en passe de belles. La prétention des Anglais à la décence s'accompagne en effet chez eux – c'est un Anglophile qui parle – d'un goût prononcé, et parfois ravageur, pour le *trash*, que nous Français n'avons pas, ou pas à ce degré. On est toujours effaré quand on lit le *Daily Mail*, par exemple. On ne peut plus lire l'hebdo de l'horrible et génial Murdoch, *News of the World*, qu'il lui a fallu récemment abattre de ses propres mains, tellement la bête était enragée. *What a pity !*

Je suis allé voir la notice de Wikipedia. *News of the World* était né en 1843. « *It was the cheapest newspaper of its time, and was aimed directly at the newly literate working classes. It quickly established itself as a purveyor of titillation, shock, and criminal news. Much of the source material came from coverage of vice prosecutions, including transcripts of police descriptions of alleged brothels, streetwalkers, and "immoral" women.* » Donc, c'est bien ça : si la notice est exacte, le *trash* est une tradition profondément ancrée au cœur de « *the English Working-Class* » (référence au livre magistral de E. P. Thompson, 1963). Est-ce la bourgeoisie qui a introduit le *trash* pour asservir la classe, comme disent les trotskystes, de la même manière qu'on a fourgué de l'opium aux Chinois pour qu'ils se tiennent tranquilles pendant qu'on pillait le pays ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que ça a marché alors, et que ça marche toujours.



Donc, résumons-nous, « *Common decency* », oui - mais pas sans « *Common undecency* ». Qu'en pense Michéa ?

Je me suis aperçu que la décence musulmane répondait à une position subjective autrement authentique. C'est d'ailleurs ce qui donne un charme troublant à la musulmane libertine. Et, savez-vous, il y en a de plus en plus. Cela donne de l'espoir. Le salut par les femmes.

La question qui fâche : est-il bien sûr qu'Orwell ait toujours été lui-même décent ? Il y a l'affaire de la liste de « *pinkos* » et cryptocommunistes qu'il dressa dans un carnet, et fit passer aux autorités. Dans mon jeune temps, la gauche intellectuelle ne l'aimait pas, cet Orwell. Je riais à *Animal Farm*, j'étais sensible au puissant scénario de *1984*, sinon au style de l'auteur, mais je tenais tout naturellement Orwell pour un traître et un vendu. Le moins que l'on puisse dire est que son acte est « *controversial* ». Faire des listes, dénoncer, participer à la chasse aux sorcières, « *that does not befit gentlemen* ».

Et puis, il y a ce mariage, trois mois avant sa mort, avec Sonia, de quinze ans sa cadette, l'allure d'un Renoir. Moi, ça ne me dérange pas. Je trouve même ça très bien, si elle l'aimait. Mais la notion de CD en ressort un peu chiffonnée. D'autant que Sonia fut tout un temps folle de son beau corps. Son séjour à Saint-Germain-des-Prés avait laissé un grand souvenir à Sylvia, ma belle-mère, qui me parla d'elle avec émotion, et de sa liaison torride avec Maurice Merleau-Ponty, alors ignorée, et depuis de notoriété publique.

En somme, l'homme de la « *common decency* » avait tenu à épouser une belle d'une « *uncommon undecency* ». Et puis après ?

Jeudi 12 février, 13 h

Le Point de la semaine est arrivé. En couv, « Etre juif en France ». Je lirai ce soir. « L'effet Charlie retombe brutalement. » Ah ! tout de même.

Deux pages de bons mots de Mitterrand. La gauche, si godiche, n'aurait jamais accédé au pouvoir si elle ne s'était pas résigné à se laisser prendre par cet aventurier de haut vol, à la langue acérée, politique jusqu'au bout des ongles. Je ne connais rien de si drôle dans la littérature politique que les textes où Jean-François Revel, qui fut son conseiller, normalien honnête homme, féroce pamphlétaire, ami d'Althusser, découvre petit à petit, avec effarement, ce qu'il juge être les ignorances, nonchalances, légèretés, de son maître.

1981 restera comme la dernière victoire électorale de « la gauche ». Qui pense encore que c'est la gauche qui a gagné en 2012 ? Ou alors, si la gauche, c'est et ce sera ça au XXI^e siècle, alors c'est une gauche très très *light*. Ce qui après tout congrue avec le dernier Lipovetski.

Je me souviens d'avoir un jour de 1972 demandé à Lacan son opinion sur Mitterrand, dont je lui vantais la constance dans l'antigaullisme. Réponse lapidaire : « C'est un Arlequin. » Lacan votait De Gaulle. Sa fureur publique quand celui-ci démissionna : « Quand c'est sérieux, on ne démissionne pas ! » Je crois que De Gaulle avait un tempérament artiste, que Lacan n'avait pas. Quand son public l'a eu sifflé, il n'a plus eu le cœur de jouer plus longtemps. Il faudrait tourner ça au cinéma dans le style *Sunset Boulevard* à la française.

Un oubli : manque le titre du livre d'où tout ça est tiré. C'est à paraître le 19 février, *Le monde selon Mitterrand*. Je le lirai sans faute, comme j'ai lu tous les *Carnets secrets* de Michèle Cotta, avec délectation.

L'Obs. À l'*Obs*, on se réinvente. C'est ce qui m'intéresse dans cet hebdo. La petite chèvre se bat pour que le loup (le marché) ne la croque pas. Ils ont décidé de mettre l'abstrait et le collectif au panier : tout est désormais anglé sur le visage, la personne, dont on fait, vaille que vaille, une personnalité. C'est à mon avis intelligemment adapté du *Vanity Fair* américain, qui a le meilleur *lay-out* de la planète.

La forme progresse. C'est avec le contenu qu'ils ont plus de mal, encore qu'il y ait eu récemment un excellent article sur les « quartiers », le meilleur que j'aie lu. Mais pour l'heure, c'est encore *l'Obs sans moelle*, si je puis dire. Je lirai l'article sur l'hyperactivité.

Si j'étais nostalgique des années 60 comme l'est M. Zemmour, qui pense que l'univers a atteint son zénith quand il était enfant, je me souviendrai avec quelle impatience j'ouvris le n°1 du *Nouvel Observateur*. C'était le 19 novembre 1964. Sartre était sur la couverture, sauf que, si je me souviens bien, il n'y avait pas de couverture à proprement parler. Le journal était pauvre, nous ne l'en aimions que mieux.

Ce qui reste gravé dans ma mémoire, c'est le jour où, pour la première fois, il y eut dans le journal un article vantant un produit de consommation. C'était une voiture, que le journaliste décrivait, puis essayait, en y prenant son pied. La foudre ! Je me souviens encore du nom du journaliste, Jean-Francis Held. Je le connus d'ailleurs quatre ans plus tard, quand il vint m'interviewer sur mes prouesses à Besançon en mai-juin 1968. Son père était un analyste de renom, de la Société de Paris, René Held.

Je pense à mes petites-filles qui, dès petites, avaient une entente profonde avec l'objet technique, comme disait Simondon, surtout l'objet électronique. Comment leur faire sentir ce qu'étaient pour la génération de leur grand-père les objets de la « société de consommation » ? Perce sans doute y arrive-t-il dans *Les choses*, année 1962.

Fasciner le lecteur sur une bagnole ou une baignoire, c'était bon pour *L'Express*, et surtout *Madame Express*. Mais dans le *Nouvel Observateur* ? Qui se plaçait sous l'égide de Sartre ? Qui se présentait comme l'héritier de l'austère et ruiné *Observateur* de Bourdet et Martinet ? Alors je compris qu'une figure de l'Esprit achevait de vieillir.

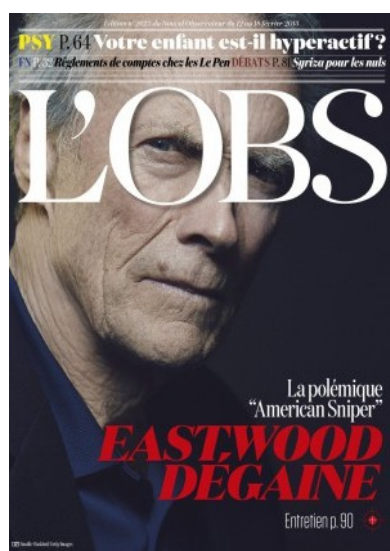
Un livre m'a éclairé sur ce que nous avons vécu dans les années 60 sans bien le comprendre sur le moment : il est d'une universitaire américaine, Kristin Ross, et s'intitule *Fast cars, clean bodies*. Sous-titre : « *Decolonization and the Reordering of French Culture*. » Publié par The MIT Press, il y a déjà vingt ans.

Là, je cours la poste, je reprends le collier dans cinq minutes.

L'Express de Christophe Barbier. Ce normalien littéraire fle parfaitement la métaphore. Dans son éditorial d'aujourd'hui, c'est dès la première phrase : « Si une hirondelle ne fait pas le printemps, les vautours sont la preuve du charnier. » N'est-ce pas inspiré ? Je pêche encore : « il semble que le jardin socialiste s'apparente de plus en plus à une jungle, où les roses aiguisent leurs épines plus qu'elle ne lissent leurs pétales. » C'est irrésistible de drôlerie quand on sait qu'il parle d'êtres qui sont loin de sa délicatesse parnassienne.

Françoise Giroud, elle, dite « Bouchon » en sa jeunesse, ancienne élève de l'École de la vie et de la rue, mêlait toujours à son encre une ou deux gouttes d'acide. Ce fut la plus grande dans le journalisme français.

Encore au-dessus, ailleurs, artiste inégalable, François Mauriac.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#),
[eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au Brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.